

Elle attendait sur le quai. Elle repensait aux derniers jours passés avec celles qu'elle avait considérées ses amies. Un malaise persistait en elle. Ses pensées furent interrompues par l'arrivée du train. La porte s'ouvrit, elle mit un pied sur la première marche, leva la tête et s'arrêta brusquement. Elise ! Redescendit sur le quai, ne quittant pas des yeux Elise, resplendissante dans une robe d'été jaune, sandalettes et bandana de la même couleur, qui lui lança, un sourire aux lèvres,

— On se connaît ?-

— Elise, je ne me trompe pas ? Mathilde Langlois, collègue Jacques Emile Blanche.

— Ah, excuse-moi, je ne t'aurais pas reconnue, ça fait tellement longtemps.

La belle Elise fut aussitôt enlacée par un homme qui l'embrassa avec fougue.

Percevant soudain l'annonce 'Attention à la fermeture automatique des portes, attention au départ', Mathilde monta, chancelante, avança vers sa place réservée et s'assit. Appuya la tête sur le dossier, ferma les yeux.

Jour de rentrée de septembre, classe de troisième. Envoûtée. Par la nouvelle élève. Des fourmillements dans le ventre, Mathilde garde les yeux rivés sur elle. Cheveux blonds en cascade jusque dans le bas du dos, yeux verts, expression légère et déterminée en même temps. Elise s'intègre rapidement, filles et garçons la trouvent drôle, bonne copine, sportive – ça plait aux garçons –, folle de fringues – ça plait aux filles. Mathilde est bien la seule à ne pas l'approcher. Mathilde est amoureuse, elle l'a compris et s'en défend. A bien vu la différence avec les deux flirts qu'elle a eus avec des garçons, en quatrième. Là, c'est fort, le corps et l'esprit sont emportés. Elle est paralysée. Paralysée parce qu'elle ne sait pas quoi faire de cet amour. Elle ne sait même pas si l'homosexualité lui pose problème ou pas. Le problème est ailleurs. Elle ne va

pas bien. Depuis deux ans déjà, depuis la puberté, mais elle ne comprend pas ce qui lui arrive. Elle ne va pas bien mais a de très bonnes notes, joue au basket en compétition avec talent, a des amis filles et garçons, avec qui elle discute et s’amuse, pas moins bien que les autres, n’est pas en conflit avec ses parents qui sont très cools. Très gourmande quand elle était enfant, elle mange de moins en moins – sa famille pense peut-être qu’elle surveille sa ligne comme beaucoup de jeunes filles. Gagnée par l’angoisse quand elle est seule. Perdue dans le marasme de son mal-être, démunie et effrayée par la force de ce qui la touche dans son intimité, elle n’exprime pas son amour. Elle le rêve. Elle met sur papier une histoire qu’elle invente, jour après jour, entre Elise qu’elle appelle Marie et un garçon, Matthieu qui est son double. Elle imagine de longues promenades main dans la main, d’interminables conversations, des mots tendres, des gestes doux.

Mathilde ouvrit les yeux comme pour saisir ce qui avait mis son esprit sans dessus dessous. Chamboulée par l’émotion provoquée par cette rencontre avec Elise et irritée par le comportement de ses amies. Peut-être parce qu’elle était plongée dans le souvenir de cet amour fantasmé, la pureté et l’intensité de ses sentiments d’adolescente soulignaient à gros traits la petitesse de ses amies. Leurs paroles résonnaient en boucle.

“Alors tu nous fais des cachotteries, tu es homo et tu ne nous le dis pas. Raconte, on est tes amies ou pas ? On veut tout savoir. C’est comment entre filles ? Plus tendre ? Plus simple ? Arrêtez les filles, laissez la tranquille. C’est pas cool, vos questions déplacées. Oh là, qu’est-ce qui te prend ? On est entre copines, on a bien le droit de parler”.

Elle n’avait pas répondu. Avait eu du mal à esquisser un sourire à Marion qui l’avait protégée. Ça s’était passé dès le soir de leur arrivée. Devaient être impatientes, les copines de l’alpaguer sur cette question !

L’estomac noué, elle n’avait rien avalé de tout le dîner. “Qu’est-ce que t’as, tu boudes ?”. Pour ne pas aggraver le malaise, elle était restée à table malgré une douleur au ventre qu’elle connaissait bien. Ses amies l’avaient vite oubliée et son mutisme était, semble-t-il, passé inaperçu. Les avait entendues plus qu’écoutées, comme en bruit de fond, bavarder à bâtons rompus, dans une ambiance détendue, moult plaisanteries fusant au gré des sujets. Anne avait raconté avec force

détails sa rupture avec le dernier copain en date, Jeanne avait longuement détaillé les préparatifs de son mariage fixé au 17 août, Natacha avait évoqué son désarroi dans ses études, la réorientation qu'elle envisageait, Marion avait parlé de ses derniers résultats sportifs.

Dévorée par les mauvaises ondes, elle n'oubliait aucune remarque désagréable.

“Dis donc, Mathilde, tu m'épates, t'es maigre mais tu marches mieux que nous toutes, pardon Marion, je corrige, aussi bien que notre sportive de haut niveau. Sont où tes muscles ?”, avait déclaré Anne à la fin de la journée passée à Etretat. Ce sur quoi Natacha avait surenchéri, “C'est vrai ça, on dirait que t'as encore perdu depuis la dernière fois. T'étais mince au lycée, mais là ! Je sais ! Tu fais mannequin et tu nous l'as pas dit. Encore une cachotterie.” Paroles assassines pour qui est extrêmement sensible aux commentaires sur son physique. Et cette question d'Anne – encore elle –, perdant tout sens commun, le dernier soir, “Au fait Mathilde, tu viendras au mariage de Jeanne avec une cavalière ou un cavalier ?” C'était après la journée au parc d'attractions du Bocasse. Personne n'avait ri, mais Mathilde était néanmoins passée brutalement de l'euphorie à la désolation.

Elle avait été euphorique. Etait redevenue une enfant dans les manèges, pétillante et drôle, se laissant aller à l'excitation.

Elle ne se souvenait pas d'avoir été euphorique.

Durant ces trois jours, retrouvant, comme par magie, le talent extraordinaire de son adolescence de s'échapper de son mal-être pour placer son énergie dans l'action, elle avait réussi, par moments, à mettre à distance les pensées négatives et prendre même un peu de plaisir. Avec les jeux de société, l'activité rituelle de leurs retrouvailles. Avec la randonnée à Etretat, une belle parenthèse – temps lumineux, dépense physique et photographie, le parfait cocktail pour libérer les tensions résistantes – durant laquelle elle avait bavardé un peu, entre deux photos, de tout et de rien.

Elle ne se souvenait pas. L'esprit submergé par la rumination avait éjecté les ondes positives.

Déboussolée.

Focalisée sur les plaisanteries douteuses concernant son homosexualité et son physique.

Son lot quotidien dont elle s'était accommodée.

Mais de la part de celles qu'elle considérait ses amies,  
une gifle.

Où s'était envolé l'esprit des retrouvailles, empreintes de complicité, de joie et de légèreté ? Le répit, la bulle hors de la réalité de sa vie tourmentée, qui la projetait dans ses années lycée.

Le lycée, période de sa vie où elle parvient à vivre comme les autres malgré son mal-être. Ses résultats scolaires excellents font d'elle une des meilleurs élèves de la classe. Elle n'est pas ostracisée pour autant. D'abord parce qu'elle propose son aide sans réserve, ensuite parce qu'elle brille aussi en sport, au basket et au tennis notamment et peut discuter de tout, musique, cinéma, livres, sport, écologie, selon ses interlocuteurs. Son sens du partage peut la pousser à accompagner ses copines en shopping et faire montre d'un intérêt zélé alors que vêtements, bijoux et maquillage la laissent plutôt indifférente. Toujours prête à rire. Si son humour subtil n'est pas toujours compris, on lui pardonne car elle rit volontiers aux blagues potaches. Un seul sujet la laisse muette, la vie amoureuse, sujet qui alimente cinquante pour cent des conversations de ses amies. On la taquine un peu sur son absence d'histoires sentimentales, toutefois c'est léger et jamais malveillant. Elle s'en sort avec un sourire. Mathilde, la copine de tout le monde. Mais qui la connaît vraiment ? Personne ne sait – pas même ses parents et sa sœur – que son hyper activité lui permet de lutter contre le malaise qui la ronge, qu'elle ne comprend toujours pas, qui la terrifie, dont elle ne parle pas, qu'elle enfouit justement parce qu'il lui fait peur, qui lui provoque des bouffées d'angoisse dès qu'elle est inoccupée.

La bulle venait d'éclater. Ses amies avaient touché à l'intouchable, sa vie intime. Ses amies l'avaient blessée. Comment avaient-elles appris son homosexualité était un mystère qui ne la préoccupait pas. Son homosexualité ne lui importait pas en vérité. Elle avait eu quelques histoires sans suite, cachées, jamais de relations sérieuses. Ce qui prenait toute la place dans sa vie, qui l'envahissait, c'était son mal-être de plus en plus profond. L'anorexie, puis les deux tentatives de suicide, en première année de Centrale Lyon, qui avaient nécessité des hospitalisations de longue durée étaient loin, mais elle prenait toujours des anti-dépresseurs, se tenait maintenant à l'écart des gens, tout au plus participait-elle à quelques soirées organisées par Emeline et Sonia, qui vivaient en couple, avec qui elle pouvait passer un moment quand ça n'allait pas trop mal. Elle continuait à taire sa souffrance à ses proches et pourtant, après avoir longtemps donner le change, elle n'en pouvait plus.

D'être en décalage, à distance des autres, et de ne pas être elle-même à part entière.

A la gare de Vernon, un homme d'une trentaine d'années s'assit à ses côtés. Au bout de quelques minutes, il engagea la conversation. Elle l'écouta et comprit qu'il la draguait.

— Je ne suis pas attirée par les hommes, dit-elle, du bout des lèvres.

Il attendit un instant avant de lui demander avec délicatesse si elle était en couple. Et étonnamment elle lui répondit

— Non, et vous ?

— Je suis accompagné d'une femme merveilleuse et nous avons un enfant d'un an.

Encouragée peut-être par la réponse et l'expression de douceur de son voisin, elle se confia comme seulement on peut le faire avec des inconnus. Et c'est sans préambule qu'elle livra sa vie personnelle, en un flot de paroles brutes qui se déversa car il l'écouta sans l'interrompre.

— Je ne suis pas lesbienne pour autant. Je ne suis pas vraiment femme. Je ne sais pas ce que je suis. T'as vu à quoi je ressemble ? Je peux te tutoyer ? Androgyne. Je ne fais pas exprès, j'ai connu un épisode d'anorexie, j'ai pas retrouvé mes formes féminines, pas de seins, pas de fesses, hanches étroites. C'est bien puisque je ne me sens pas femme. Je me sens plutôt homme. Mais

j'ai pas un look d'homme non plus, pas vrai ? Et j'aime pas trop l'univers des hommes, j'aime pas le foot, les motos et les voitures, j'aime pas leur manque de finesse, leurs blagues sur les femmes, je ne me reconnais pas dans les mecs. Ca, c'est ce que j'ai dit aux psy que j'ai consultés. Pourquoi j'ai dit ça ? Les psy travaillent à partir de ce que tu leur dis, m'ont donc dit que je me fourvoyais, que c'était parce que j'étais lesbienne que je croyais être homme. Regardez-vous, vous êtes féminine, vous portez des jupes, vous avez des centres d'intérêt plutôt féminins, la lecture, le tricot et la couture, vous m'avez dit que vous préférez la compagnie des femmes à celle des hommes. J'aurais tout aussi bien pu dire que je ne regarde pas mon corps, ne m'en occupe pas, coiffe mes cheveux en queue de cheval parce que c'est pratique, ne sais pas pourquoi je porte des jupes et que je m'en fiche, que je passe des heures sur internet à éplucher tout ce qui se dit sur la trans-identité, que je n'en peux plus, que je me drogue de romans policiers et de science fiction, qui ne sont pas mes genres littéraires préférés, juste en quête d'évasion, que je calme mes angoisses en courant au parc de la Tête d'Or et que pour trouver le sommeil, en plus du somnifère, je me shoote à la musique dans les oreilles.

Elle se tut un long moment. Il semblait attendre sans impatience.

— C'est quoi le masculin ? T'es comment toi ?, en le regardant droit dans les yeux, comme si elle se rappelait tout d'un coup qu'elle s'adressait à quelqu'un.

— J'aime le foot, mais pas les motos et les voitures. D'ailleurs je n'en ai pas, je me déplace à vélo et en transports en commun. J'aime presque tous les sports. Je suis sportif, tennis, vélo, course à pied. J'aime aussi la lecture et la musique. Et au fait, tu as compris je pense, je ne te draguais pas, j'avais envie d'échanger, c'est une habitude que j'ai, échanger avec des inconnus, je trouve ça enrichissant. Et aujourd'hui, quelle belle rencontre ! C'est la première fois que je parle à une personne en quête de son identité, je peux dire ça comme ça ?

— Ouah ! J'en reviens pas. T'es cool toi.

— T'as pas rencontré les bonnes personnes, il me semble. Tous les mecs ne sont pas des brutes.

— Les seuls hommes sensibles que j'ai vus sont trans. Ils ont gardé une part de féminité, à mon avis. Faut dire que, sauf durant l'enfance, j'ai toujours préféré la compagnie des filles et c'est peut-être ancré en moi.

— Mais alors, si les hommes trans sont des gens bien, ça devrait t'encourager à franchir le pas.

— Bah non, y'a pas beaucoup de trans et je n'imagine pas ne fréquenter que des trans. Je veux vivre normalement. C'est pas vraiment ça le problème. Quand on est comme moi pas bien dans son genre, le problème c'est les autres, comment ils te voient. Il faudrait que les autres me reconnaissent comme homme. Et ça c'est pas gagné.

— Hmm ...

— Y'a autre chose qui me bloque. Je doute encore. J'ai vu plein de témoignages de trans sur internet. Tous le savaient depuis l'enfance, ou au moins l'adolescence, refusaient de s'habiller en fille, portaient pantalons, sweats, baskets, cheveux très courts, coupe masculine, tous étaient des garçons manqués et s'en sortaient comme ça. Moi pas du tout. J'ai eu des angoisses à la puberté, je refusais l'évolution de mon corps mais je ne savais pas ce que j'avais, je croyais que c'était la nostalgie de l'enfance, le refus de grandir. Je n'ai jamais refusé les habits de fille, ni eu envie d'envoyer des tapes dans le dos à mes amis.

— Je ne suis pas psy mais il me semble que tu as une mauvaise représentation du masculin. Laisse tomber les clichés sur les genres, masculin, féminin. Tu ne décides pas d'être homme ou femme. Tu es ce que tu ressens, ça ne se décide pas en fonction de critères objectifs qui définiraient le genre. Tu as dit que tu te sentais homme, c'est pas ça l'important ?

— Hmm...

Un long silence s'ensuivit qu'il respecta. Puis Mathilde reprit la parole,

— On s'est pas présentés. Mathilde, je termine mes études à Centrale Lyon.

— Victor, journaliste.

Ils parlèrent ensuite des études, de sport, de cinéma, de musique. Ils parlèrent comme de vieux amis. Ils échangèrent leur numéro de téléphone et s'embrassèrent avant de se quitter à l'entrée du métro. Dans le train pour Lyon, Mathilde s'endormit, la musique dans les oreilles, très vite.

Elle fit la connaissance de la femme de Victor et une amitié se noua entre eux trois. Petit à petit la révélation qu'elle pouvait être un homme sans correspondre à tous les clichés du genre faisait son chemin.

Au retour d'un week-end passé chez eux, elle se débarrassa de ses jupes, robes, collants et chaussures. Deux jours plus tard, sortit d'un salon de coiffure, cheveux courts à la garçonne.

Semaine suivante, s'assit chez sa psy et lui déclara,

— Ca y est, j'ai compris. Je dois m'assumer comme je me sens. Je suis homme. Maintenant, faut m'aider à le dire aux autres.

-